PRIX DE L'ABONNEMENT
Edition Quotidienne

	Un An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS	$12.00	$6.00	$3.00	$1.00
POUR L'ETRANGER	$15.15	$7.55	$3.75	$1.30

Les abonnements se soldent invariablement d'avance

Les Numéros Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT
Edition Hebdomadaire

	Un An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS	$7.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ETRANGER	$10.00	$5.05	$1.75	$1.05

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI, 26 JANVIER 1910 83me Année

JOURNAL D'UN COMEDIEN.

"Faites entrer M. Darneval au salon", dit à mon domestique après avoir reçu une carte qu'il me présentait.

Darneval, le mon l'indiquait était un vieux comédien de la vieille que j'avais la tendresse de compter dans mon théâtre du boulevard, ou, si j'ose dire, il avait complètement carrière. Si bien que j'avais un peu, se leva, debout et me fit une réverence, pas de doute que Darneval s'excusait de me déranger à cette heure tardive.

Avant de quitter Paris, il avait pas voulu s'éloigner sans m'avoir dit un mot encore. Mot ! et sa femme m'avait présenté à sa femme.

—Pardon, ce n'est pas mon affaire, me dit Darneval, en prenant place dans le fauteuil que je lui avais désigné. Le travail qui s'y fait, cher maître, ne m'intéresse pas. Rester des journées entières sur le plateau, pour savoir si on tiera par la cour ou le jardin. Prendre des temps à croire qu'on relâche.... et pendant ce temps on se sent vieillir !.... Et ça, tordant, sans compter on a toujours l'air de manquer de mémoire !.... Tout ça, c'est chichi !.... Le mélo n'a pas l'honneur d'être puntihé, il y a du panache, des moyens d'action qui leur font défaut à vos artistes parisiens !.... Je voudrais les voir débuter à Rouen, à Toulouse, à Marseille ! ....C'est comme leur manie de tourner le dos au public !....Alors, à quoi sert d'avoir un physique !....Je les ai assez vus, j'en ai tourné !....Je retourne en Bretagne, au pays de ma femme, qui est aussi le mien. Une virille parente, qui est là-bas, sera heureuse de nous recevoir .... Je chasserai, je pêcherai....Gentilhomme campagnard, c'est un emploi qui me convient, j'en ai joué....Costume de velours, chapeau de feutre, guêtres, ça a du caractère ... L'association nous réglera nos pensions....En y joignant le produit de ma pêche et de ma chasse, nous aurons encore plus qu'il n'en faut pour vivre, étant seuls, puisque le bon Dieu nous a repris notre pauvre petit gars !....

—Charles, tu importunes monsieur, dit Marie-Anne, qui savait probablement que, parti sur ce terrain, son mari pouvait prolonger indéfiniment cette visite d'adieu....

Après avoir souhaité un heureux voyage aux deux époux et leur avoir recommandé de m'écrire, nous nous séparâmes.

En réponse à un petit souvenir que je lui avais fait parvenir, je reçus de Marie-Anne la touchante réponse que je transcris sans y changer un mot :

"Bien cher monsieur,

"Merci à vous qui ne nous avez pas oubliés. Grâce au généreux donateur dont, paraît-il, il ne vous est pas possible de nous révéler le nom, et dont "nous vous remercions" du plus profond de notre cœur, nous avons pu quitter le petit coin que nous occupions chez la cousine Madeleine, à Guérande, et venir nous installer ici, à Kernevel, où nous habitons la maison d'un malheureux pêcheur qui, un jour où le vent soufflait trop fort du grand large, n'est pas revenu !

"Sa veuve, qui quittait le pays, pour aller vivre avec ses enfants, nous a cédé pour presque rien ce modeste logis et son mobilier. Ce n'est pas grand, mais c'est clair, et reluisant de propreté; il y a un petit jardinet et, sur le seuil de la porte un vieux banc où, le soir, Charles aime à fumer sa pipe en regardant la mer. Ce qui est curieux, c'est qu'il ne parle jamais du passé....Quelquefois, la nuit, je le sens s'agiter; je l'entends qui parle en dormant....il murmure des mots, des bribes de phrases que je reconnais pour les lui avoir fait répéter dans le temps....A son réveil, je me garde bien de lui en parler....Pauvre vieux, il ne ne veut pas l'avouer.... mais le théâtre lui trotte encore par la tête....et c'est parce qu'il ne m'en parle pas, que je sens bien qu'il y pense toujours. Je ne peux pas vous dire, monsieur, la tendresse enfantine de ce vieux cœur, que je connais mieux que le mien.... L'autre jour, c'était la sainte Anne, mon patronne, il avait voulu lui-même préparer la table.... Jugez de mon étonnement en voyant trois couverts.... Sur mon assiette, à côté d'une belle gerbe de genêts, il y avait la brochure de "Benvenuto Cellini". C'est dans ce drame que je l'avais vu pour la première fois, et c'est pendant une répétition de la reprise de cet ouvrage que j'avais mis au monde notre pauvre petit disparu. Sur le troisième couvert, il avait placé la branche de buis bénit qui est attachée à la tête de notre lit clos.

"Lentement, nous nous étions mis à table, et nous attendions en silence, car il nous semblait que le cher mignon allait tout à coup se mettre à table entre nous deux. Charles, alors emplit le gobelet de l'enfant, et me l'a tendu.... puis après y avoir communié à son tour, il m'a ouvert ses bras, serrée contre sa poitrine, et, pleurant de douces larmes, nous nous sommes longuement embrassés.

"Charles est parti depuis hier à la pêche, accompagné d'un ami, un ancien musicien de l'orchestre du grand théâtre de Lyon, qui s'est établi professeur de violoncelle à la ville, et avec qui nous avons renoué connaissance. J'ai profité de l'absence de Charles pour bavarder longuement avec vous. Ah ! si vous pouviez venir....

"Respectueux souvenirs, éternelle reconnaissance de votre fidèle servante.

"Marie-Anne, femme
"DARNEVAL".

Pendant quelques années, je reçus régulièrement des nouvelles de mes deux Bretons....Presque brusquement, il y eut un arrêt. Inquiet de ce silence, j'allais leur écrire, quand un télégramme, m'apprit que Darneval était bien, bien malade, et qu'il me demandait soir et matin. C'était l'époque de mon congé ; je partis le soir même.

En me voyant, Marie-Anne fit un brusque mouvement et son pauvre visage, bien fatigué, s'éclaira cependant d'un pâle et triste sourire.

—Vous arrivez à temps, me dit-elle, en m'introduisant dans une seconde pièce, où j'aperçus Darneval râlant sur sa couche.

Je m'approchai de lui et pris sa main dans la mienne.

Il entr'ouvrit les yeux et, à l'expression de son regard, je compris qu'il m'avait reconnu.

—Voilà, deux jours qu'il est dans cet état et ce qui nous désole, dit Marie-Anne, c'est qu'il semble désirer quelque chose qu'il ne peut pas dire.... et que je me tue à deviner.... Deux fois, il a semblé prononcer un nom. Nous avons cru que c'était celui de notre recteur.... qui l'a administré.... Un nom étranger.... Heymann.... Stemann.... Il y a bien un Stemann qui est un ancien camarade, un violoncelliste du Grand-Théâtre de Lyon....

—La voiture qui m'a amené est là ; combien de temps en voiture d'ici la ville !

—Avec un bon cheval, vingt minutes.

—Dans quarante minutes, je ramène M. Stemann.

M. Stemann, que je trouvai chez lui, quand il fut au courant de la situation, en prenant place à mes côtés, déposa sur les coussins de la voiture une boîte assez volumineuse.

—Je vais vous dire pourquoi je vous embarrasse d'un objet dont le concours m'est indispensable pour tenir une promesse sacrée. Sans Darneval, je serais mort depuis longtemps. Il m'a sauvé alors que, dans une beignade que nous faisions, le courant m'emportait .... Une fois hors de danger, et comme je lui disais qu'à toute heure il pouvait disposer de moi : "Eh bien, me répondit-il, promets-moi qu'au moment de paraître devant Dieu, si tu n'es pas loin de moi, promets-moi d'adoucir mes derniers instants en me prêtant le secours de ton adorable talent....Cela évoquera, dans ma pensée, le souvenir de ces beaux drames où, au cinquième acte, comme dans le "Comte Hermann", l'orchestre faisait entendre une musique discrète qui me mettait en situation !"

Au peu de surprise que témoignait Marie-Anne en me voyant en compagnie de M. Stemann, je compris que Darneval avait dû lui faire la confidence de la promesse exigée de celui qui lui devait la vie.

Stemann s'était installé au fond de la pièce, dans un recoin obscur. Marie-Anne, agenouillée, priait.

Pas troublé que je ne le saurais distraire, je regardais cette scène étrange où la vie, prête à cette heure suprême, empruntait aux mélodrames ses classiques [illegible] mise en scène attendrissante où le grotesque le disputait au sublime.

C'était un grand artiste que ce Stemann. Sous ses doigts enfiévrés, l'instrument exhalait, dans un sublime "lamento", l'irréparable des stériles regrets, l'heure angoissante des séparations éternelles.

Comprenant d'où lui venait cette mélodie promise, le moribond avait lentement ouvert les yeux, ses lèvres s'agitèrent et, après avoir balbutié des mots empruntés au dénouement de je ne sais quelle pièce de théâtre, il inclina deux fois la tête comme pour saluer le public, une pâleur livide s'étendit sur son front, ses yeux se refermèrent et, tout en laissant lourdement retomber sa tête sur l'oreiller, je l'entendis distinctement murmurer : "Au rideau !..."

—*Amen !* répondit une voix.

Je me retournai et j'aperçus sur le seuil le recteur, un peu surpris, mais indulgent à ce mélodieux visitique.

FREDERIC FEBVRE.

Le roi Leopold II

Le mariage secret du Roi.

La "Croix" publie la curieuse lettre suivante qu'elle dit avoir reçue "d'un personnage excellemment renseigné". Les renseignements qu'elle contient confirment d'ailleurs ceux que nous avons donnés :

"On a beaucoup prié, tous ces temps-ci, de Léopold II, de sa conduite privée, de sa fin chrétienne. Beaucoup se demandent s'il n'a pas joué la comédie. Sa vie privée fut déplorable et scandaleuse, et personne ne peut songer à la défendre; mais sa fin fut très chrétienne et même très édifiante.

"Incontestablement le Roi avait la foi, malgré ses mœurs déplorables. Il pensait à la mort depuis quelque temps déjà, et en parlait comme quelqu'un qui voulait bien finir. Il y a quatre ou cinq mois, lors d'une première atteinte de son mal, il songea à mettre sa conscience en règle. Il se rétablit et n'en parla plus.

"Au mois de décembre, se sentant très mal, il fit lui-même appeler le doyen de Laeken, se confessa et communia ; la baronne de Vaughan, alla le même jour à la paroisse, se confessa et communia. Ensuite le doyen de Laeken se rendit au chevet du royal malade et fit le mariage religieux. Ceci se passait onze jours avant la mort. Dès ce moment, le Roi manifesta des sentiments de foi et de résignation admirables.

"Avant l'opération, il voulut encore se confesser, communier et recevoir l'extrême onction. Il demanda l'indulgence plénière "in articulo mortis". Le doyen lui dit qu'une condition pour la recevoir était l'acceptation de la mort. Le Roi eut un mouvement d'effroi et de répulsion. Mais il se ressaisit aussitôt et dit : "Dieu est le maître, je suis entre ses mains et j'accepte tout ce qu'il voudra". Il voulut que le doyen assistât à l'opération pour lui donner une dernière absolution en cas de besoin.

"Après, le doyen lui dit qu'on allait beaucoup prier pour sa guérison : "Qu'on prie surtout pour le salut de mon âme", répondit le Roi.

"Quant à la présence constante de Mme de Vaughan au chevet du malade, elle s'explique : c'était sa place, après la réhabilitation du mariage religieux.

"Le Roi mourut subitement, mais Dieu lui avait fait la grâce de se mettre en règle à temps. Léon XIII, qui connaissait beaucoup Léopold II, et qui, tout en déplorant sa vie, espérait une fin chrétienne, disait : "Cet homme a certainement la foi, et puis, à cause des nombreux enfants baptisés au Congo et pour lesquels il a été un instrument de salut, Dieu lui fera la grâce de bien mourir".

Une soirée historique à New-York

La chronique parlait d'une fête qui a eu lieu à la fin du mois dernier dit :

L'écho d'une fête au caractère vraiment original nous vient de New York. Cette fête a eu lieu le 29 décembre, à l'occasion du double anniversaire de l'Association historique américaine et de l'Association économique, qui comptaient toutes les deux, à cette date, vingt cinq ans d'existence. On sait avec quelle ingéniosité nos amis de l'autre côté de l'Atlantique renouvellent sans cesse l'attrait de leurs agapes. La dernière semaine de l'année, comprise entre ces deux jours particuliers, Noël et le 31 décembre, est généralement marquée par des réunions sensationnelles. Parmi celles qui ont clos l'année 1909, la réunion dont nous allons parler, donnée avec la collaboration précieuse du "City History Club" de New-York, a été une des plus curieuses et des plus belles, non seulement par son éclat, mais par la qualité même de l'attrait qu'elle offrait.

Cet attrait était celui de l'évocation des scènes de l'histoire et, même de la chronique américaine à l'aide de tableaux vivants où les personnages historiques étaient représentés non par des artistes de profession mais par les propres descendants de ces personnages.

Le "City History Club" de New York a pour objet de développer le sentiment civique chez les New-Yorkais par l'étude de leur propre histoire. Cette collaboration d'un club aujourd'hui célèbre donnait à la fête des garanties sérieuses de réussite. Chargé de l'ordonnance et de l'exécution de la première partie, lyrique et littéraire, du programme, sorte d'avant-propos aux tableaux vivants, le club avait laissé à la compétence scénique de M. John W. Alexander la direction de la deuxième partie, constituée par ces tableaux vivants, dix en nombre, dont l'arrangement artistique avait été confié à dix des membres les plus distingués de la société féminine américaine : Mmes Thomas Hastings, Henry W. Bull, Arthur Iselin, Lawrence Waterbury, J. Borden Harriman, François Key Pendleton, Belmont Tiffany, Ralph Sanger, Clarence Mackay. Est-il besoin de dire que toutes se sont admirablement acquittées de leur tâche ?

Car la fête fut un triomphe.

Jamais, en effet, l'immense salle de bal du Waldorf-Astoria, où se donnait la représentation, ne s'était trouvée le lieu de rendez-vous d'une assemblée plus élégante et plus nombreuse. Jamais applaudissements ni vivats ne furent plus unanimes. La soirée ne fut qu'un long enchantement pour la salle comme pour les interprètes, heureux de si évidentes marques de satisfaction. A la joie que ces interprètes d'un ordre nouveau éprouvaient devant une manifestation si éclatante et si sincère ne se mêlait-il pas un sentiment de fierté bien légitime ? Ils rajeunissaient pour un soir la gloire de leurs devanciers, lui donnaient une vie nouvelle tout en s'en montrant dignes par l'attitude, le tact, cette flamme intérieure et ce respect qui les animaient tous et prouvaient que les spectateurs n'avaient pas devant eux des étrangers mais de vrais descendants dans les veines desquels battait encore le sang des ancêtres.

Et l'on assista à l'évocation, pittoresque dans son intimité familiale, d'un intérieur au dix-septième siècle, celui de Peter Stuyvesant, où l'on vit M. Stephen Van Rensselaer, miss Janet Townsend, miss Frances Dickey, tous descendants de Stuyvesant. On assista ensuite à la signature de la déclaration de l'indépendance des Etats-Unis en 1776, d'après le tableau de Trumbull, où l'on vit Elbridge Gerry, Philip Livingston, Francis Lewis, Lewis Morris, représentés par leurs arrière-petits-fils MM. Peter Gerry, S. Van Rensselaer, Gerald Morgan et Richard Morris et aussi Robert Livingston et Gilbert Robert Livingston leurs arrière-petits-neveux MM. Robert Livingston et Lewis G. Morris. L'illustre Benjamin Franklin n'y était pas représenté par un descendant, mais l'interprète portait les propres habits du grand homme, obligeamment prêtés pour la circonstance par leur propriétaire, M. Thomas B. Clarke. N'est-ce pas charmant ?

Le troisième tableau évoqua une scène de la chronique de France au dix-huitième siècle : John Jay à la Cour de Louis XVI. On y vit Louis XVI, Marie-Antoinette, Lafayette, Mme de Lafayette et le comte de Vergennes. Si John Jay était bien et dûment représenté par son descendant M. Pierre Jay et même Mme Jay par son arrière-petite-fille Mme Arthur Iselin, on dut avoir recours tout naturellement à des étrangers pour l'interprétation des autres personnages, mais on remarqua avec plaisir que celui de Louis XVI avait été galamment offert à un Français, le comte de Périgny.

On vit ensuite le chancelier Livingston, représenté par son arrière-petit neveu, à la séance solennelle de l'avènement à la présidence de Washington, et au tableau suivant, la personnification, par son arrière-petit fils, du gouverneur Morris, le célèbre ambassadeur des Etats-Unis en France sous la Révolution et dont le souvenir est resté si vivace chez nous. Puis une scène d'ordre privé, un duel fameux, celui d'Alexander Hamilton et d'Aaron Burr (1804), interprété de la façon la plus saisissante par M. Alexander Hamilton, — par M. George Pendleton, fils de la belle Mme Pendleton, et arrière-petit-fils de Nathaniel Pendleton, qui servit de témoin à Alexander Hamilton, et enfin par M. Drayton (Aaron Burr) et un interprète servant de témoin à celui-ci. Le réalisme de cette scène était augmenté en pittoresque par ce détail : les pistolets dont on se servit sur la scène avaient appartenu à Nathaniel Pendleton, qui les avait emportés avec lui pendant la guerre de la révolution.

L'avènement de Martin Van Buren comme président des Etats-Unis (1837) donna lieu à une reconstitution tout aussi curieuse avec les descendants des principaux personnages qui prirent part à la séance solennelle où il entra en fonctions, tout comme l'arrivée du commodore Perry parmi les commissaires japonais à Yokohama en 1852. Et la représentation se termina par l'évocation de deux portraits : celui de Francis Scott Key (1812), interprété par son petit-fils M. George Pendleton, et enfin celui de lady Kitty Duer (1788), interprété par sa descendante miss Katherine Mackay.

Dans une ville comme New York une soirée pareille ne pouvait se terminer à la façon d'une simple représentation. Elle fut suivie d'un souper splendide auquel prirent part tous les spectateurs, gracieusement invités.

Mais cela, c'est l'ordinaire des mœurs américaines. Le piquant, l'originalité de cette fête, c'est l'exemple qu'elle donne du goût de plus en plus vif de nos amis de là bas pour le passé. Ils ont toujours eu le respect de la tradition chez les autres. Ils commencent à en avoir le culte chez eux. La jeune Amérique ne pouvait pas offrir à la vieille Europe un spectacle plus charmant et plus réconfortant.

Whitney-Central Trust and Savings Bank.

Une Banque d'Epargnes

POUR TOUT LE PEUPLE.

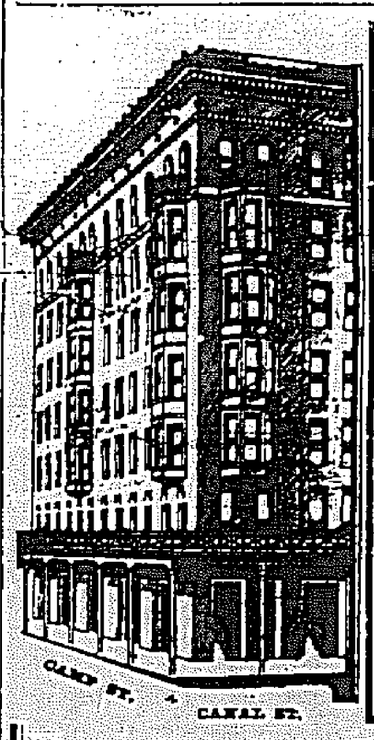
Intérêt Payé sur les Dépôts d'Epargnes de $1.00 et au-dessus.

A VENDRE : Bons de Premier Ordre Municipaux, de Levée, de Drainage et de Chemins de Fer.

Banque d'épargnes à domicile fournies gratuitement sur demande à quiconque ouvre un compte d'épargnes de $1.00 ou plus.

Nos. 616-618 RUE COMMUNE.

26 jan—10f



PEOPLE'S BANK & TRUST CO.

4 POUR CENT D'INTERET SUR LES EPARGNES

40 ANNEES D'EXISTENCE

400,000 DOLLARS DE CAPITAL

4 MILLIONS DE DOLLARS DE RESSOURCES

Cette Banque a Transféré Tous ses Départements et Succursales à son Nouveau Bâtiment, au coin des rues Canal et Camp.

25 jan—mar 1er 7er

ELIXIR ALIMENTAIRE DU DR. LA CROIX

Fièvre Jaune
Fièvre Typhoïde
Fièvres Intermittentes
Fièvres Paludéennes

JETEZ LES YEUX SUR NOS VITRINES

124 pieds rue N. Remparts—100 pieds rue Iberville.

FRANCIS MAESTRI.

YOUS Y VERREZ LA PLUS BELLE EXPOSITION DE

MEUBLES

En ville dans la plus Grande Vitrine au Sud—124 pieds de long, remplie de Meubles de la Meilleure Qualité que nous vendons moins cher qu'on ne vous ferait payer ailleurs des marchandises inférieures. Nous pouvons meubler votre...

MAISON DE LA CAVE AU GRENIER

Et Bien le Faire—Exactement comme vous le voulez

Nous venons de recevoir ... Meubles très desirables et convenables pour Cadeaux de Noces et autres Cadeaux. Ameublements de Salon, Salle à Manger, Chambre à Coucher, des plus élégants. Achat, Berceuses, Tables de Centre et Pièces Simples qui plairont aux plus difficiles.

Hâtez-vous de venir pour avoir le premier choix.

PAUL MAESTRI.

FRANCIS AND PAUL MAESTRI FURNITURE CO.,

LE MAGASIN DE MEUBLES LE MEILLEUR MARCHE EN VILLE.

Au Coin des Rues Remparts et Iberville. Phone Main 213

UN SEUL MAGASIN. LE GRAND. PAS DE SUCCURSALES.

Nov—1an